

Il y aura bientôt cinq ans que nous sommes fixés ici. Nous avions été élevés dans les Bois Franes, mon mari et moi : c'est vous dire que nous connaissions d'avance les misères de la vie de colon, et qu'elles ne nous faisaient pas peur. Pourtant il prit un jour fantaisie à mon mari d'aller tenter fortune aux Etats-Unis. Je l'y suivis avec mes enfants, mais, au bout d'un an, le mal du pays nous ramena dans notre paroisse natale, et de là nous sommes venus nous fixer ici.

Je n'ai pas besoin de vous dire que les commencements ont été rudes, et qu'il nous a fallu bien travailler pour mettre en culture les champs que vous voyez d'ici.

L'été, quand je pouvais travailler au dehors avec mon mari, je n'avais guère le temps de penser à l'ennui ; les jours s'écoulaient vite, nos défrichements s'agrandissaient, et l'avenir nous apparaissait plein de promesses. Mais l'hiver, quand il fallait rester à la maison, et surtout les dimanches, lorsque nous ne pouvions nous rendre à la paroisse voisine pour assister aux exercices religieux, les vieux souvenirs s'emparaient de nous. Je me transportais, par la pensée, dans ma paroisse natale, et je repassais dans mon esprit les jouissances de la vie de famille ; je revoyais ma chère église et toutes les figures amies que j'y avais laissées ; alors le découragement me gagnait, et de crainte de le communiquer aux autres, je consumais mon chagrin en moi-même.

Trois années s'étaient écoulées sans que le temps, sans que l'accroissement de nos défrichements et la perspective d'un peu plus d'aisance eussent apporté le moindre adoucissement aux regrets qui me consumaient. Le quatrième hiver venait de commencer et s'annonçait encore plus triste que ceux qui l'avaient précédé. Un soir, je dis à mon mari :

— Si tu voulais dire comme moi, nous irions nous promener chez nous, dans les Bois Franes.

— Y penses-tu, ma pauvre femme, me répondit-il ; sais-tu que c'est un voyage de plus de deux cents lieues (aller et revenir) que tu me proposes là ?

— Je le sais-bien, mais que veux-tu, c'est plus fort que moi ; il y a trop longtemps que cette idée-là me tourmente ; je ne puis plus résister au désir de revoir tout mon monde. J'en ai parlé avec la femme de ton frère, et elle dit que son mari est prêt à partir avec elle, pourvu que tu viennes avec moi, toi aussi. Vous êtes vaillants tous les deux ; vous avez des chevaux qui peuvent faire le voyage sans s'en apercevoir, et nous avons tout organisé pour que rien ne souffre de notre absence.

Mon mari voyant que c'était un projet mûri de longue main et qu'il lui fallait en prendre son parti, me dit :

— Ma bonne femme, puisque ça te fait tant plaisir, nous allons aller revoir nos gens.

— Au fond il en avait autant d'envie que moi. Dès le lendemain, nous voilà à faire nos préparatifs, et, le surlendemain, nous nous mettions en